

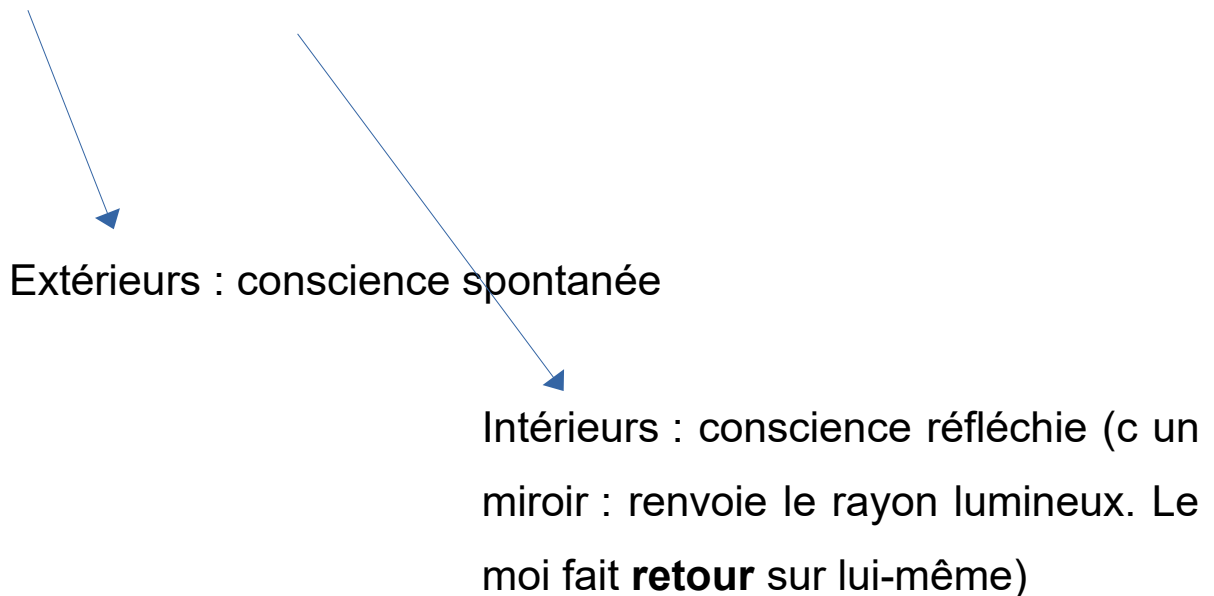
La conscience de soi est-elle une connaissance de soi ?

Intro : on va def conscience (rappel def connaissance)

[Q cs ? On relève les termes]

1. « Conscience » peut prendre deux sens distincts : psychologique et moral

a. Au sens **psychologique**, la conscience est la faculté mentale qui nous permet d'appréhender subjectivement les phénomènes extérieurs ou intérieurs.



b. Au sens **moral**, la conscience désigne notre capacité à distinguer le bien du mal.

NB : Ce sens moral ne sera pas abordé dans ce cours

Une **connaissance** (un savoir) est une croyance vraie justifiée.

Ce qui est en jeu : la capacité à se connaître soi-même en faisant retour sur nos propres pensées. = la validité de l'**introspection**

Problème :

[R1] A première vue, s'il est possible de connaître ce que je suis, il n'y a que *moi* qui puisse le faire, puisque je suis le seul à avoir un accès direct à mes désirs, mes émotions, mes pensées, etc.

Deux façons possibles de problématiser :

- en contestant le caractère véridique de ce que je sens

[R2] Cependant, on remarque que les éléments auxquels j'accède par introspection sont fondamentalement *subjectifs*, et ne peuvent pas être partagés avec les autres. Cela ne semble donc pas pouvoir relever d'une *connaissance*, qui implique de pouvoir communiquer aux autres ce qui justifie objectivement mes croyances.

- en contestant le caractère justifiable de ce que sens

[R2] Cependant, la façon dont j'appréhende ces phénomènes internes est essentiellement *subjective* ; elle est elle-même orientée par mes désirs, mes croyances, etc. , et rien ne m'assure que ce que je perçois de moi-même corresponde effectivement à la réalité. En ce sens, je suis le plus mal placé pour me connaître, précisément

parce que je ne peux mettre aucune distance avec mes ressentis.

→ Le problème se pose donc ainsi : pour se connaître soi-même, suffit-il de percevoir plus clairement nos états internes ? Ou bien faut-il au contraire prendre de la distance avec ce que nous ressentons ?

I. Une connaissance de ma subjectivité est possible si elle est méthodique

1. Mon existence en tant que conscience est la seule vérité absolue

Difficulté de l'introspection : comment savoir si nos certitudes **subjectives** ont la moindre validité **objective** ?

→ Conscient de ce problème, Descartes va essayer de remettre en doute l'intégralité de ses croyances, de façon radicale, pour voir ce qui reste.

(Cf texte Descartes)

Grâce à une méthode rigoureuse, Descartes montre qu'il peut écartier toutes ses croyances sauf une seule : le fait qu'il existe lui-même.

→ Il est logiquement impossible de douter de sa propre existence.

→ « je pense, donc je suis »

En fait, la forme de connaissance la plus fondamentale, c'est la connaissance que j'ai de mon propre esprit : elle est plus certaine que toute connaissance acquise par observation, parce qu'elle est immédiate et évidente (elle est indubitable).

2. La conscience de soi comme essence de la subjectivité

[Q compose ton identité ? Q résiste au doute cartésien ? (→ comment tu le sais ?)]

Attention : le je du « je pense » ne désigne pas tout ce que je pense être. Mes sens me font croire que j'ai tel ou tel corps, mais rien de ce que me disent mes sens n'est indubitable.

→ ce qui me définit le plus intimement (mon essence), c'est ma **conscience**

=> plus particulièrement : la **conscience réfléchie (cs de soi)**.
l'homme se distingue par le fait qu'il est capable de prendre une conscience claire et distincte de ses pensées, de son existence et de sa propre essence.

(≠ sentiment confus de soi qu'on peut trouver chez les animaux : cf « test du miroir », de Gordon G. Gallup)

+ Ce « je » ne désigne pas l'individu René Descartes. N'est pas **singulier** mais **universel** → introduction en philosophie du concept fondamental de **sujet** = tout être capable de faire une expérience claire et distincte de sa propre pensée

3. Les conséquences morales de cette thèse

Cf texte Kant : La capacité à se penser comme un « Je » est une étape décisive dans l'évolution d'un homme : on ne se contente plus de se sentir, mais on se *pense*.

→ cet accès à la subjectivité a des conséquences morales :

- un sujet a une certaine **valeur morale** : on lui doit un certain *respect*, on ne peut pas le traiter comme un simple objet
- un sujet est **moralement responsable** : dans la mesure où il est capable de penser ses propres actions et de se les attribuer, il doit répondre de celle-ci. → il peut être soumis à l'éloge ou au blâme

La notion de « personne » désigne le sujet d'un point de vue moral.

→ Double dimension de la notion de sujet :

- métaphysiquement : être sujet c'est pouvoir se connaître soi-même et prendre conscience de ses actes
→ *c'est l'expérience du cogito de Descartes*
- moralement et juridiquement : être sujet c'est être responsable de ce que nous faisons
→ *c'est une conséquence de la dimension métaphysique*

Pb : le fait de faire dépendre la valeur morale de la cs de soi a des conséquences problématiques :

- Quid des hommes qui n'ont plus ou n'ont pas encore cette

capacité (vieillard, enfant, malade) ? N'est-on pas quand même obligé de les traiter comme des personnes ?

→ solution possible : considérer que ce sont des personnes *potentielles*

- N'avons-nous vraiment aucune obligation envers les animaux, quand bien même ils sont incapables d'être conscients d'eux-mêmes ?

II. Les limites de l'introspection : le concept d'inconscient

1. La conscience est un phénomène superficiel

Cf texte Nietzsche

[question 1]

Nietzsche renverse la perspective de Descartes. Pour Descartes, l'existence du sujet conscient est une vérité fondamentale

≠ Nietzsche : cette existence est une illusion

[questions 2-3]

Certes, je peux prendre conscience du fait qu'il y a de la pensée qui se fait en moi

MAIS rien ne nous dit que nous soyons nous-même la cause de notre propre pensée **[question 4]**

→ il faudrait plutôt dire « quelque chose pense ».

& même cette formulation est trompeuse, puisqu'elle est imposée par les règles de notre grammaire (distinction sujet//prédicat). En réalité, rien ne garantit que notre être soit quelque chose de stable et d'identique (un sujet).

→ nos habitudes de langage entretiennent cette façon illusoire de se rapporter à soi-même

[question 5]

→ « il y a de la pensée », sans que notre conscience domine ce processus

→ L'homme tient à l'idée rassurante qu'il est un sujet libre, autonome, capable de se dominer et de se connaître. La vérité, pour Nietzsche, est bien plutôt qu'il est le jouet d'un ensemble d'instincts obscurs, inscrits profondément dans son corps = **inconscients**

2. Le concept d'inconscient et ses problèmes

[faire relevé]

Au sens courant, agir de façon « inconsciente », c'est agir sans avoir fait attention à certaines choses particulièrement importantes.

=> Pour ne plus être inconscient, il suffit d'être attentif ou concentré !

≠ **Au sens philosophique**, l'inconscient, c'est l'ensemble des pensées qui d'une part sont dans l'esprit sans pour autant être dans la conscience, et qui d'autre part ne peuvent pas accéder à la conscience.

=> ce sens fort implique que certaines parties de notre esprit nous seraient cachées, quand bien même on y serait très attentif

[XP pendule de Chevreul]

Le concept d'inconscient est problématique pour l'idéal de subjectivité. En effet, la subjectivité (= le fait d'être sujet) c'est :

- être capable de se connaître soi-même
= dimension **métaphysique**
- être responsable de ses propres actions
= dimension **morale**

Si l'inconscient au sens fort existe, alors ce concept pose deux problèmes :

- problème **métaphysique** : peut-on se connaître soi-même si une partie de nous demeure nécessairement dans l'obscurité ?
- problème **moral** : si quelqu'un est poussé à agir par des pensées inconscientes qu'il ne maîtrise pas, peut-on encore le tenir pour responsable de ses actes ?

3. L'inconscient freudien comme système de représentations refoulées

Cf document